

III

Maurice Corbières avait vingt-huit ans. C'était un garçon superbe, grand, bien découplé, barbe et cheveux châtains, les traits réguliers, le visage ouvert et sympathique.

Marthe, sa soeur, qui venait d'atteindre ses vingt-trois ans, ne lui ressemblait pas du tout. D'assez belle venue également, souple et admirablement campée, mais très brune, avec de grands yeux bleus, la peau ambrée, les traits délicats, elle n'avait avec son frère aucun air de famille.

Quant au moral, il était, chez le frère comme chez la soeur, excellent.

Bons naturellement, indulgents pour tous avec une nuance d'insouciance, il n'y avait jamais place dans leur esprit pour une intention mauvaise.

Le seul reproche qu'on pût leur faire — et encore c'était aux parents surtout qu'il aurait fallu l'adresser — c'est qu'ils étaient l'un et l'autre des oiseaux de luxe.

Gâtés, choyés, habitués à faire plier tout leur entourage au gré de leurs caprices, accoutumés à jouir de toutes les douceurs de la fortune, élevés à ne rien faire, destinés à attendre le mariage riche, ils étaient tous les deux des êtres inutiles et désœuvrés, que l'idée du moindre travail désorientait.

La ruine du père les frappait donc cruellement. Mais, à vrai dire, depuis que cette ruine était consommée, ils n'avaient ni l'un ni l'autre envisagé les moyens de réparer la catastrophe, tant l'idée de faire oeuvre de leur intelligence et de leurs doigts s'acclimatait difficilement dans leur cerveau.

Maurice, en affirmant à Denise Duhamel qu'il allait essayer de gagner sa vie pour pouvoir l'épouser, Maurice s'était donc un peu avancé à la légère. Cependant, en faisant cette promesse,

en prenant cet engagement, il était de bonne foi.

Après tout, son amour pour Denise était peut-être capable de transformer sa paresse invétérée en une activité débordante.

En attendant que ces belles intentions pussent devenir des réalités, Maurice, dès qu'il sut que son père avait loué "Château-Gaillard", crut utile d'en informer immédiatement Denise.

L'automne finissait, un automne sec et chaud. La soirée était tiède et le ciel serein. Le jeune homme avait fait si souvent, même la nuit, le chemin de Fraicheval à Liverdon, qu'il connaissait les moindres accidents de la route. Aussitôt qu'il eut quitté la salle à manger, laissant son père et sa mère en tête-à-tête, il prit donc sa canne et son chapeau et se dirigea d'un pas rapide vers la petite ville.

Dès qu'il fut en présence de la jeune fille, il exposa ce qu'il venait d'apprendre. Mais, au lieu de la stupeur, du désarroi, de l'affolement qu'il s'attendait à constater chez son interlocutrice, il eut la surprise de voir sa déclaration accueillie par un éclat de rire.

— Vous ne me croyez pas? dit-il. C'est pourtant vrai.

— Mais non, ce n'est pas cela, fit-elle en riant toujours, je ne conteste pas l'exactitude de votre renseignement, je m'amuse parce que, aujourd'hui, en fouillant dans les papiers laissés par papa, j'ai découvert une relation concernant précisément Château-Gaillard et dans laquelle il est dit, avec force détails et preuves à l'appui, que cette vieille bicoque contient un trésor.

— Un trésor!... Oh! si nous le trouvions, Denise, ce serait la solution du problème de notre mariage.